

Matthieu 3, 13-17 ; Ésaïe 42, 1-7 (Annecy 09/01/26)

Ce dimanche est, selon la tradition et le calendrier liturgique, le dimanche où l'on célèbre, où l'on commémore le baptême du Seigneur, le baptême de Jésus. Vous ne vous en souvenez pas et moi non plus d'ailleurs, si je n'avais pas été regardé dans mes archives, c'est par ces mots que j'avais, il y a 1 an, presque jour pour jour, commencé ma prédication. Cela n'a rien d'étonnant puisque c'est un peu le principe d'une tradition et d'un calendrier théurgique que les choses se répètent à dates fixes. Alors, rassurez-vous, je ne vais pas vous faire la même prédication (encore que je me demande qui s'en apercevrait), puisque ce n'est pas le même texte. Mais, bien évidemment, le texte de Matthieu parle lui aussi du baptême de Jésus, puisque le premier dimanche qui suit le premier janvier, c'est l'épiphanie et que le dimanche qui suit l'épiphanie c'est la célébration du baptême du seigneur...

Il y a dans ce passage de Mathieu un petit d'échange entre le Baptiste et Jésus, échange assez étonnant, voire amusant. On peut imaginer ce dialogue comme une discussion à voix haute devant tout le monde, mais on peut aussi se la représenter comme une sorte d'aparté. Cela arrive parfois au culte - ou dans n'importe quel événement qu'on a préparé à plusieurs – lorsqu'un flottement apparaît et que les intervenants doivent régler un problème imprévu ou qu'une mécompréhension se révèle. « Euh... que fait-on ? as-tu prévu de... »

J'imagine assez bien le Baptiste s'approcher de Jésus et lui dire en baissant la voix : « dis donc on a un souci, là ! Normalement, c'est toi qui devrais me baptiser, pas le contraire ! » et Jésus qui répond quelque chose comme : « allez, laisse filer, si ça se trouve, personne ne remarquera rien ». Simplement si Mathieu rapporte cet échange, c'est que, justement, les gens se sont rendu compte que quelque quelque-chose clochait. Oh ! certainement pas sur le moment ! Il n'y avait aucune raison de s'offusquer à ce moment-là, mais, par la suite, ce baptême de Jésus par le Baptiste, par Jean, soulevait un certain nombre de problèmes : le baptême de Jean était un baptême de purification des péchés, de quels péchés Jésus devait-il se faire pardonner, lui dont la confession de foi dit qu'il est né sans péchés ? Et si Jean baptise Jésus, cela ne signifie-t-il pas qu'il lui est supérieur ? Aujourd'hui, nous n'avons pas beaucoup de peine à imaginer que le disciple puisse surpasser le maître ; c'est même une expression toute faite. Mais, à l'époque, on avait déjà une vision un peu décliniste : les nouvelles générations étaient pires que les précédentes, et les disciples moins doués que les maîtres... Ce baptême de Jésus, si évident pour le lecteur d'aujourd'hui, était plutôt dérangeant pour les premières générations de chrétiens. C'est probablement la raison pour laquelle Matthieu s'est senti obligé de relater ce dialogue entre les deux hommes (seul l'évangéliste Luc laisse entendre qu'ils avaient un lien de parenté). Il y a d'autres passages des évangiles qui essaient de résoudre cette ambiguïté, mais Matthieu est le seul à relater cet échange.

Alors qu'allons-nous faire de ces deux phrases échangées ? Allons-nous, comme certains biblistes contemporains, modernes, dire : « Ah ben, voilà, on a trouvé la raison d'être de ce dialogue écrit par Mathieu et qu'il a mis là pour justifier une position théologique ; ce n'est pas très intéressant, passons à la suite ». Nous pourrions inversement reprendre une vision plus classique, plus traditionnelle, en disant : « Eh bien ! Si Mathieu la mise là c'est parce que ce dialogue a eu lieu donc il faut qu'on le sache ». Cette seconde position ne prend pas plus au sérieux le passage et ne lui accorde pas plus d'intérêt que l'autre, peut-être même moins. Que peut-on faire aujourd'hui d'un tel une telle conversation ?

Pour moi, il n'est pas indifférent qu'elle ait eu lieu à propos de quelque chose d'assez important, ou appelé à devenir, c'est à dire le baptême. Quand je dis « quelque

chose », j'entends un rite - ou un sacrement si on veut parler à un langage plus conforme. Il ne s'agit pas de n'importe quel rite justement, un des rares que le protestantisme ait conservés et auxquels il attache une importance non négligeable. Que nous dit donc cette phrase de l'évangile sur nos pratiques rituelles ? sur ce sur ce qui même fonde cette pratique ? Reconnaissez avec moi qu'il n'est pas innocent que l'évangile raconte que le rite fondateur de ce qui marque chez nous le début de la foi - ou du chemin de la foi - n'ait pas été conforme dès l'origine.

Le seul modèle que les disciples auront du baptême c'est celui de Jésus par Jean le Baptiste. Or, nous dit Mathieu, le seul baptême décrit n'est pas fait correctement. Jésus dit même : « laisse faire pour le moment... » « pas grave ». Nous verrons, dans les récits du livre des Actes, que les baptêmes ne suivent pas un rituel très construit, très formel. Je m'étonne donc à chaque fois que, dans mes conversations, notamment avec de collègues d'autres Églises, mais pas seulement, de ce qu'on me parle de la validité du baptême : « Oui... mais si on fait de telle ou telle manière, avec ou sans ça, dans telle condition, est-ce que le baptême est valide ? »

Valide aux yeux de qui ? je vous le demande. Je ne sais pas comment vous vous représentez le Royaume de Dieu, mais, quant à moi, je ne l'imagine pas pourvu d'une administration vérifiant si vous avez le bon tampon et la bonne signature sur vos différents documents. Je n'ai rien contre l'administration terrestre, je suis même prêt à lui reconnaître une certaine utilité, voire une nécessité, mais j'espère bien qu'elle n'a pas son équivalent au niveau céleste, je prie qu'il n'existe aucune bureaucratie divine.

Néanmoins, Jésus a voulu être baptisé ; donc le baptême, a défaut de validité, a une importance, une signification pour lui. Laquelle ? Si nous écartons d'emblée et par principe en ce qui concerne Jésus l'idée d'une purification du péché, que nous reste-il ? Jésus se joint à son peuple, à une aspiration de son peuple : celui d'un rapprochement avec Dieu. Lui le Fils incarné, Dieu qui s'est approché, Emmanuel, Dieu avec nous, ne regarde pas de haut nos pratiques imparfaites et nos aspirations maladroites. Il y participe par solidarité et leur donne un sens, une légitimité. Mais cette légitimité, nous rappelle Matthieu, ne réside pas dans leur conformité à un rituel établi ou à une doctrine irréprochable, mais par la grâce et l'amour de Dieu en Jésus-Christ.

Cela ne signifie évidemment pas que la forme soit sans importance : Jean et Jésus n'ont pas transformé le baptême en comédie musicale, ni se sont mis à danser la polka. En acceptant d'être baptisé et en ne baptisant jamais lui-même, Jésus ne nous enseigne-t-il pas que nos rites ne sont que purement humains MAIS qu'ils ont de l'importance, y compris aux yeux de Dieu, qu'ils sont à prendre au sérieux, sans jamais, toutefois, être divinisés.

Nous ne devons pas confondre l'acte humain exécuté – le baptême et la cène en ce qui concerne les protestants – avec la signification spirituelle accordée par Dieu. C'est ce que l'on appelle un symbole : quelque-chose d'humain qui signifie, qui représente, qui dit et rappelle une réalité divine. Dans la foi biblique, il n'y pas de place pour le mépris des pratiques tout humaines qui parlent de Dieu ; mais il y a un refus de les diviniser, de les absolutiser : ne jamais confondre le geste avec ce qu'il signifie, ne pas identifié le signifiant au signifié : c'est une tentation toujours présente.

Il n'est pas indifférent d'être ou ne pas être baptisé. Non pas que le baptême aurait une valeur en lui-même, « *ex opere operato* » comme on dit en théologie, mais parce qu'il est important que l'on sache que l'amour de Dieu en Jésus-Christ valide notre vie et lui donne une valeur ; or le baptême est le signe de cet amour. Que ce signe ait été posé au tout début de votre vie, avant même que vous ne le compreniez, qu'il ait été demandé au moment de votre passage à l'âge adulte, ou à un âge plus

avancé, peut avoir de l'importance pour vous, il n'en a aucune sur la grâce signifiée. L'important est que vous soyez conscient aujourd'hui de cette grâce.

J'entends déjà certains affirmer : « oui, mais on peut se passer de tout ce fatras symbolique ! il suffit de comprendre ce qu'il signifie et c'est bon ! » Oui, en théorie, en théorie seulement. C'est donner un peu trop de place à la dimension intellectuelle, voire cérébrale, au détriment de la dimension corporelle. Tentation très protestante !

La tentation est de diviser l'homme, de ne s'adresser qu'à son intellect, qu'à ses émotions ou qu'à son corps. Or la foi concerne tout cela, parce que Dieu considère toute notre personne ! C'est pour cela que les rites – même imparfaits, nécessairement imparfaits – sont utiles et nécessaires.

Ils nous rappellent, dans tous les aspects de notre vie, cette parole que le baptême du Christ nous a fait savoir : En Jésus, vous êtes les enfants bien-aimés de Dieu. C'est une joie pour Dieu, que cela le soit aussi pour vous. !